

Au nombre des agréments de l'existence, le Maître Sôeki comptait, paraît-il, le fait d'aller chaque matin se soulager, tout en précisant que c'était une satisfaction d'ordre essentiellement physiologique ; or, il n'est, pour apprécier pleinement cet agrément, d'endroit plus adéquat que des lieux d'aisance de style japonais d'où l'on peut, à l'abri de murs tout simples, à la surface nette, contempler l'azur du ciel et le vert du feuillage. [...] En vérité ces lieux conviennent au cri des insectes, au chant des oiseaux, aux nuits de lune aussi ; c'est l'endroit le mieux fait pour goûter la poignante mélancolie des choses en chacune des quatre saisons, et les anciens poètes de haikai ont dû trouver là des thèmes innombrables. Aussi n'est-il pas impossible de prétendre que c'est dans la construction des lieux d'aisance que l'architecture japonaise atteint aux sommets du raffinement. Nos ancêtres, qui fétisaient toute chose, avaient réussi paradoxalement à transformer en un lieu d'ultime bon goût l'endroit qui, de toute la demeure, devait par destination être le plus sordide et, par une étroite association avec la nature, à l'estomper dans un réseau de délicates associations d'images. Comparée à l'attitude des Occidentaux qui, de propos délibéré, décidèrent que le lieu était malpropre et qu'il fallait se garder même d'y faire en public la moindre allusion, infiniment plus sage est la nôtre, car nous avons pénétré là, en vérité, jusqu'à la moëlle de raffinement. [...]

Sur un sol de planches ou couvert de matras, l'on aura beau se surveiller et passer le chiffon ponctuellement, les salissures finiront tout de même par sauter aux yeux. Et voilà pourquoi l'on se résoud, un beau jour, à faire poser du carrelage et installer une cuvette à chasse d'eau, équipement certes plus hygiénique et d'un entretien plus facile, mais qui n'a plus, en revanche, le moindre rapport avec le "raffinement" ou "le sens de la nature". Placé dans une lumière crue, entre quatre murs tirant sur le blanc, l'on aura perdu toute envie de se complaire dans la fameuse "satisfaction d'ordre physiologique" du Maître Soseki.

Fanizaki Junichirō, *Éloge de l'ombre*, p. 21 à 24

J'ai publié naguère, dans *Bungei-shunju*, un article dans lequel je comparais le stylo et le pinceau; eh bien, supposons que l'inventeur du stylo ait été un Japonais ou un Chinois d'autrefois, il est bien évident qu'il l'aurait muni, non point d'une plume métallique, mais d'un pinceau. Et ce serait, non pas une encre bleue, mais quelque liquide analogue à l'encre de Chine qu'il se serait ingénié à faire descendre du réservoir jusqu'aux feils de ce pinceau. Par voie de conséquence, les papiers de type occidental ne correspondant pas à l'usage du pinceau, il eût fallu, pour répondre à une demande accrue, produire en quantité industrielle un papier analogue au papier japonais, une sorte de hanahi amélioré. Et si le papier, l'encre de Chine et le pinceau s'étaient développés dans cette voie, la plume métallique

et l'encre occidentale n'auraient jamais connu leur vogue actuelle, les partisans des caractères latins n'auraient trouvé aucune audience, et les idéogrammes et les kana auraient été l'objet d'une prédilection unanime et quivisante. Ce n'est pas tout : notre pensée et notre littérature elles-mêmes n'auraient pas imité aussi servilement l'Occident et, qui sait ? peut-être nous serions-nous acheminés vers un monde nouveau tout à fait original. Par ces quelques réflexions, j'ai voulu montrer que la forme même d'un outil d'apparence insignifiante pouvait avoir des répercussions presque à l'infini.

Tanizaki Junichirō, *Éloge de l'ombre*, p. 29-30.

En un mot, l'Occident a suivi sa voie naturelle pour en arriver à son état actuel ; quant à nous, mis en présence d'une civilisation plus avancée, nous n'avons pu faire autrement que de l'introduire chez nous, mais, par contrecoup, nous avons été amenés à bifurquer vers une direction autre que celle que nous suivions depuis des millénaires : bien des embarras et bien des déconvenues nous sont, je pense, venues de là.

J'admets volontiers, toute vanité mise à part, que nous n'avons réalisé que fort peu de progrès matériels au cours des cinq derniers siècles. [...] Mais, quoi qu'il en soit, la direction que nous avons prise était sans doute celle qui convenait à notre nature propre.

Tanizaki Junichirō, *Éloge de l'ombre*, p. 31-32.

Et si nous avions nous-mêmes inventé le phonographe ou la radio, il est probable qu'ils seraient conçus de manière à mettre en valeur les qualités propres à notre voix et à notre musique. Dans son principe, en effet, notre musique est caractérisée par une certaine retenue, par l'importance qu'elle accorde à l'ambiance, si bien que, enregistrée puis amplifiée par des haut-parleurs, elle perd une bonne moitié de son charme. Dans l'art oratoire, nous évitons les éclats de voix, nous cultivons l'ellipse, et surtout nous attachons une importance extrême aux pauses; or, dans la reproduction mécanique du discours, la pause est totalement détruite. Et c'est ainsi que, pour avoir accueilli ces appareils, nous avons été amenés à démentir nos arts. Tandis que les Occidentaux, s'agissant par principe d'appareils inventés et mis au point par eux et pour eux, les ont évidemment dès le départ adaptés à leur propre expression artistique. On peut estimer que, de ce simple fait, nous avons subi de réels dommages.

Tanizaki Junichirô. *Éloge de l'ombre*, p. 32-33.

Le papier est, nous dit-on, une invention des Chinois; toujours est-il que nous n'éprouvons, à l'égard du papier d'Occident, d'autre impression que d'avoir affaire à une matière strictement utilitaire, cependant qu'il nous suffit de voir la texture d'un papier de Chine, ou du Japon, pour sentir une sorte de tiédeur qui nous met le cœur à l'aise. A blancheur égale, celle d'un papier d'Occident diffère par nature de celle d'un hōsho ou d'un papier blanc de Chine. Les rayons lumineux semblent rebondir à la surface du papier d'Occident, alors que celle du hōsho ou du papier de Chine, pareille à la surface duveteuse de la première neige, les absorbe mollement. De plus,

agréables au toucher, mes papiers se plient et se froissent sans bruit. Le contact en est doux et légèrement humide, comme d'une feuille d'arbre.

Tanizaki Junichirô. *Éloge de l'ombre*, p. 33-34.

D'une manière plus générale, la vue d'un objet étincelant nous procure un certain malaise. Les Occidentaux usent, même pour la table, d'ustensiles d'argent, d'acier, de nickel, qu'ils polissent afin de les faire briller, alors que, nous autres, nous avons en horreur tout ce qui réplendit de la sorte. Il nous arrive certes, à nous aussi, de nous servir de bouilloires, de coupes, de flacons d'argent, mais nous nous gardons bien de les polir ainsi qu'ils le font. Bien au contraire, nous nous réjouissons de voir leur surface se ternir et, le temps aidant, mourir tout à fait; il n'est guère de maison où quelque servante mal avisée ne se soit fait repimander pour avoir abîmé un ustensile d'argent couvert d'une précieuse patine.

Tanizaki Junichirô, *Éloge de l'ombre*, p. 34-35.

Non point que nous ayons une prévention a priori contre tout ce qui brille, mais, à un éclat superficiel et glacé, nous avons toujours préféré les reflets profonds, un peu voilés; soit, dans les pierres naturelles aussi bien que dans les matières artificielles, ce brillant légèrement altéré qui évoque irrésistiblement les effets du temps. "Effets du temps", voilà certes qui sonne bien, mais, à dire vrai, c'est le brillant que produit la crasse des mains. Les Chinois ont un mot pour cela, "le lustre de la main"; les Japonais disent "l'usure": le contact des mains au cours d'un long usage, leur frottement, toujours appliqué aux mêmes endroits,

produit avec le temps une impregnation grasse; en d'autres termes, ce lustre est donc bien la crasse des mains.

Tanizaki Junichirō, *Éloge de l'ombre*, p. 37-38.

Mon ami Sabarwal m'affirme qu'en Inde, aujourd'hui encore, l'on dédaigne pour l'usage de la table les céramiques, auxquelles on préfère souvent les laques. Nous, au contraire, hormis l'art du thé ou certaines circonstances solennelles, nous n'utilisons plus guère que la céramique, sauf pour les plateaux et les bols à bouillon, car nous en sommes venus à tenir les laques pour rustiques et dépourvus d'élégance; mais la faute n'en serait-elle pas simplement à la clarté dispensée par les nouveaux moyens d'éclairage? En fait, on peut dire que l'obscurité est la condition indispensable pour apprécier la beauté d'un laque.

Tanizaki Junichirō, *Éloge de l'ombre*, p. 41-42.

Une vaisselle de céramique n'est certes pas à mépriser, mais aux céramiques font défaut les qualités d'ombre et de profondeur des laques. Au toucher, elles sont lourdes et froides; perméables à la chaleur, elles conviennent mal aux aliments chauds; avec cela, le moindre choc leur fait rendre un bruit sec, tandis que les laques, légers et doux au toucher, n'effusquent point l'oreille. Pour moi, quand je tiens dans le creux de la main un bol de bouillon, il n'est rien de plus agréable que la sensation de pesanteur liquide, de vivante tiédeur qu'éprouve ma paume. C'est une impression analogue à celle que procure au toucher la chair élastique d'un nouveau-né.

Voilà de bonnes raisons pour expliquer pour quoi l'on sert, aujourd'hui encore, le bouillon dans un bol de laque, car un récipient de céramique est loin de donner des satisfactions du même ordre. Et d'abord parce que, dès que l'on enlève le couvercle, un liquide contenu dans une céramique révèle sur-le-champ son corps et sa couleur. Le bol de laque au contraire, lorsque vous le découvrez, vous donne, jusqu'à ce que vous le portiez à la bouche, le plaisir de contempler, dans ses profondeurs obscures, un liquide dont la couleur se distingue à peine de celle du contenant et qui stagne, silencieux, dans le fond. Impossible de discerner la nature de ce qui se trouve dans les ténèbres du bol, mais votre main perçoit une lente oscillation fluide, une légère exsudation qui recouvre les bords du bol, vous apprend qu'une vapeur s'en dégage, et le parfum que véhicule cette vapeur vous offre un subtil avant-goût de la saveur du liquide, avant même que vous en emplissiez votre bouche. Quelle jouissance dans cet instant, combien différente de ce que l'on éprouve devant une soupe présentée dans une assiette plate et blanchâtre de style occidental !

Tous les pays du monde ont certes dû rechercher des accords de couleurs entre les mets, la vaisselle et même les murs ; la cuisine japonaise en tout ces, si elle est servie dans un endroit trop bien éclairé, dans de la vaisselle à dominante blanche, en perd la moitié de son attrait. La soupe au miso rouge, par exemple, que nous consommons tous les matins, voyez un peu sa couleur, et vous comprendrez aisément qu'on l'ait inventée dans les sombres maisons d'autrefois.

Ianizaki Junichirô, *Eloge de l'ombre*, p. 47

C'est ainsi que, lorsque nous entreprenons la construction de nos demeures, avant toute chose nous déployons ce toit, ainsi qu'un parasol qui détermine au sol un périmètre protégé du soleil, puis dans cette pénombre nous disposons la maison. Bien entendu, une maison d'Occident ne peut non plus se passer de toit, mais la destination principale n'en est pas tant de faire obstacle à la lumière solaire, que de protéger des intempéries ; on le construit donc de telle sorte qu'il répande le moins d'ombre possible, et un simple coup d'œil sur son aspect extérieur permet de reconnaître que l'on a cherché à obtenir, pour l'intérieur, la meilleure exposition à la lumière. Si le toit japonais est un parasol, l'occidental n'est rien de plus qu'un couvre-chef. [...]

Si, dans la maison japonaise, l'avant du toit avance si loin, cela est dû au climat, aux matériaux de construction et à divers autres facteurs sans doute. A défaut par exemple de briques, de verre et de ciment, il aura fallu, afin de protéger les parois contre les rafales de pluie latérales, projeter le toit en avant, si bien que le Japonais, qui eût certainement

préféré lui aussi une pièce claire à une pièce obscure, a été de la sorte à faire de nécessité vertu. Mais ce que l'on appelle le beau n'est d'ordinaire qu'une sublimation des réalités de la vie, et c'est ainsi que nos ancêtres, contraints à demeurer bon gré mal gré dans des chambres obscures, découvrirent un jour le beau au sein de l'ombre, et bientôt ils en vinrent à se servir de l'ombre en vue d'obtenir des effets esthétiques.

En fait, la beauté d'une pièce d'habitation japonaise, produite uniquement par un jeu sur le degré d'opacité de l'ombre, se passe de tout accessoire. [...]

Or, c'est précisément cette lumière indirecte et diffuse qui est le facteur essentiel de la beauté de nos demeures. Et pour que cette lumière épuisée, atténuée, précaire, imprègne à fond les murs de la pièce, ces murs sablés, nous les peignons de couleurs neutres, à dessein. [...]

Dans ces conditions, il va de soi que ces murs sablés doivent être recouverts d'une couleur uniforme pour ne pas troubler cette clarté; si, d'une pièce à l'autre, la couleur de fond peut varier légèrement, la différence en tout cas ne peut être qu'infime. Ce ne sera pas une différence de teinte, mais plutôt une variation d'intensité, à peine plus qu'un changement d'humeur chez celui qui la regarde. De la sorte, grâce à une imperceptible différence dans la couleur des murs, l'ombre de chaque pièce se distingue par une nuance de ton.

Si l'on comparait une pièce d'habitation japonaise à un dessin à l'encre de Chine, les *shōji* correspondraient à la partie où l'encre est la plus diluée, le *toko no ma* à l'endroit où elle est la plus épaisse. [...] Car c'est là que mes ancêtres se sont montrés géniaux : à l'univers d'ombre délibérément créé en délimitant un espace rigoureusement vide, ils ont su conférer une qualité esthétique supérieure à celle de n'importe quelle fresque ou décoration.

Tanizaki Junichirō, *Éloge de l'ombre*, p. 50-51

A dire vrai, la lumière qui éclaire l'envers de ces *shōji* prend une couleur froide et terne. Comme si les rayons de soleil venus à grand peine du jardin jusque là, après s'être glissés sous l'auvent et avoir traversé la véranda, avaient perdu la force d'éclairer, comme s'ils étaient anémiés au point de n'avoir plus d'autre pouvoir que de souligner la blancheur du papier des *shōji*.

Tanizaki Junichirō, *Éloge de l'ombre*, p. 58

Parfois le poudrolement d'or, qui jusque là me renvoyait qu'un reflet atténué, comme assoupi, à l'instant précis que l'on passe sur le côté s'illumine d'un soudain flamboiement, et l'on se demande, stupéfait, comment a pu se condenser une lumière si intense dans un lieu aussi sombre.

[...] Nos contemporains, qui vivent dans des maisons claires, ignorent la beauté de l'or. Mais mes ancêtres qui habitaient des demeures obscures, s'ils éprouvaient la fascination de cette splendide couleur, en connaissaient aussi bien les vertus pratiques.

Tanizaki Junichirō, *Éloge de l'ombre*, p. 61

Les filles et les femmes des maisons bourgeoises usaient même, sous l'ancien régime militaire, de couleurs incroyablement ternes; en un mot, le costume n'était qu'une parcelle de l'ombre, rien d'autre qu'une transition entre l'ombre et le visage.

Tanizaki Junichiro, *Eloge de l'ombre*, p. 75.

Jusqu'à dans le dessin des jardins, là où nous ménageons des berquets ombreux, ils [les Occidentaux] étalent de vastes pelouses plates.

Quelle peut être l'origine d'une différence aussi radicale dans les goûts? Tout bien pesé, c'est parce que nous autres, Orientaux, nous cherchons à nous accommoder des limites qui nous sont imposées que nous nous sommes de tout temps contentés de notre condition présente; nous n'éprouvons par conséquent nulle répulsion à l'égard de ce qui est obscur, nous nous y résignons comme à l'inévitable: si la lumière est pauvre, eh bien, qu'elle le soit! Mieux, nous nous enfonçons avec délice dans les ténèbres et nous leur découvrons une beauté qui leur est propre.

Les Occidentaux par contre, toujours à l'affût du progrès, s'agitent sans cesse à la poursuite d'un état meilleur que le présent. Toujours à la recherche d'une clarté plus vive, ils se sont évertués, passant de la bougie à la lampe à pétrole, du pétrole au bec de gaz, du gaz à l'éclairage électrique, à traquer le moindre recoin, l'ultime refuge de l'ombre.

Eloge de l'ombre, p. 79-80.

Une fois déjà l'on m'avait gâché ainsi le spectacle de la pleine lune : j'avais projeté, une certaine année, d'aller la contempler en barque, à la quinzième nuit, sur l'étang du monastère de Suma ; je conviai donc quelques amis et nous y sommes, munis de mes provisions, pour découvrir que l'on avait, sur tout le pourtour de l'étang, suspendu de joyeuses guirlandes d'ampoules électriques multicolores ; la lune était d'ailleurs au rendez-vous, mais autant dire qu'elle n'existait plus.

Des faits comme ~~cela montrent~~ ceux-là montrent à quel degré d'intoxication nous sommes parvenus, au point qu'il semble que nous soyons devenus étrangement inconscients des inconvénients de l'éclairage abusif. Tant pis, si l'on veut, pour les amateurs de clair de lune, mais dans les maisons de rendez-vous, les restaurants, les auberges, les hôtels, quelle débauche de lumière électrique ! [...]

Par principe, il conviendrait l'hiver d'accroître quelque peu l'intensité de l'éclairage, et de le réduire d'autant l'été. Il en résulterait une impression de fraîcheur, et l'on attirerait moins d'insectes. Mais le pis est d'allumer des lampes en surnombre, puis, sous prétexte qu'il fait chaud, de faire tourner les ventilateurs [...]

Cela dit, quelle merveilleuse façon d'accomoder le saumon salé !
Combien j'ai admiré l'ingénierie de ces montagnards, si démunis
pourtant de tous les biens matériels ! Et sachant qu'il existe bien
d'autres spécialités régionales du même genre que celle-là, il faut
convaincre qu'à l'heure actuelle le goût des villageois est infiniment
plus sûr que celui des citadins et, dans un certain sens, il y a là
un luxe que nous ne savons même plus imaginer.

Tanizaki Junichirô, *Éloge de l'ombre*, p. 101.

Pour moi, j'aimerais tenter de faire revivre, dans le domaine de la
littérature au moins, cet univers d'ombre que nous sommes en train
de dissiper. J'aimerais élargir l'auvent de cet édifice qui a nom
"littérature", en obscurcir les murs, plonger dans l'ombre ce qui est
trop visible, et en dépeigner l'intérieur de tout ornement superflu.
Je ne prétends pas qu'il faille en faire autant de toutes les maisons.
Mais il serait bon je crois qu'il en reste, ne fût-ce qu'une seule
de ce genre. Et pour voir ce que cela peut donner, eh bien, je
m'en vais éteindre ma lampe électrique.

Tanizaki Junichirô, *Éloge de l'ombre*, p. 103.